

les ministres par ses plans, qui, d'ailleurs, ne se réalisèrent point.

De retour à Paris, après un an de séjour en Espagne, il ébauche un nouveau mariage, qui ne réussit pas mieux que ses spéculations espagnoles, et, enfin, débute au théâtre, en 1767, par son drame d'*Eugénie*, conçu d'après les théories de Diderot, et qui, sans être un chef-d'œuvre ni même une très-bonne pièce, n'est cependant pas absolument médiocre, comme on l'a répété. Fréron lui-même, si sévère pour les écrivains philosophes, reconnaissait que les trois premiers actes sont dialogués avec précision et vérité. C'est par erreur qu'on imprime encore aujourd'hui que cette pièce tomba complètement. Assez faiblement accueillie d'abord, mais habilement retouchée par l'auteur, elle se releva avec éclat, ce sont les termes mêmes de Fréron, et occupa longtemps le public. Elle fut même, par les soins de Garrick, traduite en anglais et représentée sur les théâtres de Londres. En 1770, Beaumarchais donna son drame des *Deux Amis*, qui n'eut aucun succès, et qui est bien réellement au-dessous du médiocre. A cette époque, le futur auteur du *Barbier de Séville* était marchand de bois. Il avait acheté de l'Etat une grande partie de la forêt de Chignon, et il occupait des centaines d'ouvriers dans ses vastes exploitations. Bientôt, un procès fameux vint donner un aliment nouveau à son étonnante activité, et mettre en lumière toute la verve comique dont la nature l'avait doué. Paris Du Verney étant mort, des héritiers avides et déloyaux attaquèrent son règlement de compte avec Beaumarchais et accusèrent même, plus ou moins directement, celui-ci de dol et de fraude. Malgré leur crédit, ils perdirent en première instance, mais gagnèrent en appel; enfin, quelques années plus tard, un arrêt définitif mit à néant toutes leurs prétentions, et les flétrit même comme calomniateurs. Mais Beaumarchais n'en demeura pas moins, pendant tout ce temps, sous le coup de doutes aussi injustes qu'injurieux. Dans l'intervalle, il avait bien d'autres affaires encore, et il fut même emprisonné quelque temps au Fort-l'Évêque, par suite de violentes démêlés avec une manière de sauvage, le duc de Chaulnes, qui tenta de l'assassiner pour une rivalité à propos d'une actrice. Calomnié de toutes parts, écrasé par de puissants ennemis, persécuté, à demi ruiné, il lutta vaillamment, menait de front mille affaires, ses procès, ses entreprises industrielles, et se délassait du tout en composant le *Barbier de Séville*. Après la perte de son procès en appel, alors qu'on le croyait perdu, anéanti, il se releva tout à coup en donnant à une mince affaire les proportions d'un événement historique, en passionnant la France entière et en contribuant à la chute d'un parlement avec un procès de quinze louis. Suivant la coutume consacrée alors, il avait précédemment visité ses juges et fait un présent à la femme du rapporteur de son affaire, le conseiller Goëzman. Soit que l'autre partie eût employé un plus grand nombre d'arguments irrésistibles, chose vraisemblable, soit pour tout autre motif, le rapporteur conclut contre Beaumarchais, dont le droit était évident, et qui fut, comme nous l'avons dit, condamné. D'après les conventions, Mme Goëzman se résigna à restituer le présent qu'elle avait reçu, moins toutefois quinze louis, que Beaumarchais imagina de réclamer avec insistance, sans doute pour amener un éclat qui, en mettant en lumière la vénalité du magistrat, faciliterait ainsi la cassation du jugement rendu sur son rapport. Cette lutte offrait de grands dangers, mais il s'y jeta résolument. Goëzman, espérant l'écraser, comptant avec raison sur l'appui de ses collègues du parlement Maupeou, sur les procédures secrètes, sur la faiblesse d'un adversaire récemment frappé d'un arrêt et dont les biens étaient en ce moment saisis par les héritiers Du Verney, osa le poursuivre en calomnie. D'après la législation du temps, la peine pouvait, suivant le caprice des juges, aller tout simplement jusqu'aux galères. Beaumarchais ne s'effraya point, et, quoique menacé d'une lettre de cachet, il entama hardiment le combat. Pendant qu'on se préparait à l'exécuter dans l'ombre, il porte la cause devant un tribunal dont on avait jusqu'alors méprisé les arrêts; il en appelle à l'opinion publique, et publie ces fameux *Mémoires* judiciaires, chefs-d'œuvre de verve, de bon sens et d'esprit, où la satire la plus acérée s'unit à l'éloquence la plus originale et à la dialectique la plus pénétrante; il transperce ses violents ennemis, il les confond, il les dessine d'un trait qu'on n'oublie plus, il réfute leurs imputations avec une sérénité dédaigneuse, et culbute successivement les époux Goëzman et leurs auxiliaires soldés, l'agiotier Bertrand, le romancier d'Arnaud-Bucard, si plaisant dans le genre funèbre, et le gazetier Marin, aussi plat qu'il était venimeux, véritable sycophante qu'il immola sans merci, aux applaudissements du public.

En comptant sur l'appui qu'il pourrait trouver dans l'opinion publique, l'intrepide et habile plaideur ne s'était pas trompé; la haine contre le parlement Maupeou aidait, il est vrai, à son succès; mais, quoi qu'il en soit, pendant les sept mois que dura l'affaire, toute la France eut les yeux fixés sur lui. Dès son second factum, sa cause était moralement gagnée. Le vieux Voltaire était ravi, quoiqu'il eût eu d'abord des préventions. « Quel homme ! écrivait-il à d'Alembert; il réunit tout, la plai-

santerie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence; et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. » Horace Walpole en Angleterre, Goethe en Allemagne, n'étaient pas moins subjugués, et à la cour même de Louis XV, malgré Maupeou, on s'amusa des Goëzman dans des comédies improvisées.

Paralysé dans ses projets de vengeance, le parlement rendit un arrêt singulier, et condamna toutes les parties au *blâme* (1774). Il paraît que Beaumarchais était décidé à se tuer s'il eût été condamné au pilori, comme cela avait été mis en question. Tout Paris protesta en se faisant inscrire chez lui, et le prince de Conti et le duc de Chartres lui donnèrent une fête brillante le lendemain du jour où la cour suprême avait cru le flétrir. Peu de temps après, Louis XV le chargea d'une mission secrète en Angleterre. Quant à Goëzman, il dut quitter sa charge, et alla cacher sa honte dans l'obscurité.

C'est une histoire assez singulière pour nous que celle des missions secrètes de Beaumarchais. Ces petites manœuvres de diplomatie occulte nous paraissent à bon droit plus ou moins honorables; mais, dans l'ancien régime, on n'avait point de ces scrupules, et, d'ailleurs, dans les idées du temps, toute commission du roi, quelle qu'elle fût, honoraient celui qui en était chargé. Il s'agissait, pour le moment, d'acheter le silence d'un pamphlétaire qui spéculait sur le scandale et qui mettait à prix un libelle contre Mme Du Barry. Sans doute que la mission de sauvegarder l'honneur d'une telle femme n'était pas d'un ordre très-élevé; mais le libelliste (Théveneau de Morande) était lui-même un homme fort méprisable, diffamateur vénéral, qui ne choisissait point ses victimes et qui rançonnait tout aussi bien les honnêtes gens que les autres. Beaumarchais réussit. Il paraît même qu'il aurait à peu près décidé Morande à abandonner son vilain métier. Sous Louis XVI, il fut encore employé à des opérations de même nature, et on le voit, pour arriver à la destruction d'un pamphlet contre Marie-Antoinette, courir l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, à travers mille aventures, et négocier ensuite à Londres avec la prétendue chevalière d'Eon pour obtenir de cet agent secret la restitution de sa correspondance avec Louis XV. Ce qu'il y eut de piquant dans cette dernière affaire, c'est que Beaumarchais fut complètement dupe de la comédie de l'ancien capitaine de dragons, et qu'il le prit réellement pour une femme. Tout en dépensant son énergie et son activité dans d'aussi misérables affaires, qui ressemblent bien un peu à des besognes de police, il s'occupait avec passion d'une entreprise plus digne de lui, et, à force de sollicitations, il finit par décider le roi et le ministère à donner l'appui secret de la France à l'insurrection américaine. Lui-même fut chargé de commencer cette grande opération, dans laquelle il déploya un talent d'organisation et une puissance de volonté dont nous verrons les effets. Chose étrange, l'homme qu'on faisait le dépositaire et l'agent d'un secret d'Etat qui pouvait, d'un jour à l'autre, allumer la guerre entre la France et l'Angleterre, n'était pas relevé du jugement rendu contre lui par le parlement Maupeou. Mais, comme il n'oubliait jamais ses propres affaires, il profita du rétablissement de l'ancien parlement pour poursuivre sa réhabilitation, qu'il obtint enfin par un arrêt solennel du 6 septembre 1776. Il était alors lancé à corps perdu dans sa grande opération d'Amérique, et, fidèle à sa coutume de mener de front plusieurs entreprises, dans le temps même où il préparait ses quarante vaisseaux, il trouvait encore le loisir de donner ses soins à la représentation du *Barbier de Séville*.

Avant de se produire sur la scène, cette pièce rencontra de grands obstacles et subit plusieurs transformations. Composée en 1772, dans la forme d'un opéra-comique, elle fut refusée par les comédiens dits *Italiens*; refus heureux, qui nous fit perdre une pièce lyrique probablement assez médiocre, et qui nous valut une des plus charmantes comédies de notre répertoire. Beaumarchais, en effet, remania sa pièce à plusieurs reprises, et, après une série de contre-temps, parvint enfin à la faire représenter en 1775. Ce devait être, dans l'origine, une farce de carnaval; l'auteur la transforma en une comédie, qui fut froidement accueillie à la première représentation, mais qu'il retoucha de nouveau, en vingt-quatre heures, et si heureusement, qu'elle se releva avec éclat et s'empara de notre scène pour ne plus la quitter. C'est dans cette pièce, on le sait, qu'il introduisit pour la première fois le personnage de Figaro, qu'il anima d'une vie si puissante et qu'il doua de ses propres qualités, la gaieté abondante, la fertilité de ressources, la saillie mordante, le rire inépuisable, le petitement continu de la verve et de l'esprit.

Bientôt, ce lutteur infatigable se met une nouvelle affaire sur les bras, et entreprend d'affranchir les auteurs dramatiques de la servitude où les tenait la puissante compagnie des comédiens du Théâtre-Français, à qui des privilèges exorbitants permettaient de laisser mourir les auteurs de faim, en s'enrichissant eux-mêmes de leurs succès. Beaumarchais était dans une position de fortune qui le rendait complètement indépendant de ces petites misères de la vie littéraire, et c'est donc uni-

quement dans l'intérêt de ses confrères qu'il entreprit ce nouveau combat, où il porta plus de chaleur encore que dans ses propres affaires et dont il sortira vainqueur, mais après des années de travail et d'efforts, et avec l'appui de la grande libératrice, la Révolution.

On ignore généralement quel rôle important joua Beaumarchais dans la guerre de l'indépendance américaine, et les mieux informés croient que ce rôle se borna à vendre sous main des munitions et des armes aux colonies insurgées. Cela tient à ce que ses grandes opérations durent être d'abord secrètes et dissimulées sous des formes qui en masquèrent l'importance. Affaiblie et humiliée depuis la guerre de Sept ans, la France ne pouvait voir que d'un œil favorable la séparation des colonies anglaises de la métropole. En outre, dans l'état des esprits, la cause des Américains était populaire chez nous. Mais dans l'origine, les *insurgents*, comme on les appelait, ne paraissaient avoir que de bien faibles chances, et d'un autre côté, le gouvernement n'était pas en mesure de risquer une rupture ouverte avec l'Angleterre. Beaumarchais pressait avec ardeur Vergennes et Louis XVI d'accorder au moins l'appui secret de la France aux Américains. Envoyé en Angleterre pour étudier la situation, il continua de plaider cette cause avec la chaleur et la ténacité qu'il apportait en toutes choses, et enfin, à force d'éloquence passionnée et de sollicitations, il fit partager son enthousiasme au ministre et au roi. Il est donc indubitable qu'il eut la plus grande part aux décisions importantes qui furent prises à ce sujet. Il fut également l'agent le plus actif de ce mystère d'Etat, la cheville ouvrière de l'opération. Il fut convenu que l'affaire aurait, aux yeux des Américains eux-mêmes, l'aspect d'une entreprise individuelle sous la forme commerciale; que Beaumarchais recevrait un million, plus une somme égale qu'on espérait obtenir de la cour d'Espagne, et qu'avec ces premières ressources il fonderait une grande maison de commerce pour approvisionner l'Amérique d'armes, de munitions, etc., le tout à ses risques et périls. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'il dut rendre compte des fonds qu'il reçut. Lui-même donna à l'affaire une extension bien plus considérable. En décembre 1776, il expédia aux Américains 200 canons, des mortiers, des bombes, 25,000 fusils, 200 milliers de poudre, des effets pour 25,000 hommes, plus une quarantaine de bons officiers. D'autres envois suivirent, et, bientôt, il fréta des navires, il monta ses opérations sur une échelle immense; il eut, enfin, sa marine, qui combattit à côté de celle du roi, quand la guerre eut éclaté entre la France et l'Angleterre, et qui fournit des officiers à la marine militaire. Un de ses anciens matelots, notamment, devint un de nos meilleurs amiraux (Ganteaume). En 1782, après la désastreuse affaire où le comte de Grasse perdit la plus belle de nos flottes, Beaumarchais, au milieu de la consternation générale, remua toute la France, en propageant l'idée de remplacer par souscription tous les vaisseaux perdus, et la fait adopter d'enthousiasme par les villes, les corporations, les chambres de commerce, etc. Le désastre éprouvé par notre marine fut ainsi réparé avec une rapidité merveilleuse.

A tant d'occupations il faudrait joindre encore une multitude d'entreprises dont le détail ne peut trouver place ici, et qui, sans doute, réparaient les pertes causées par les fournitures américaines. Beaumarchais ne rentra, en effet, jamais entièrement dans ses avances. Il lui resta dû un reliquat considérable, qui donna lieu à des débats interminables, dans lesquels la diplomatie intervint souvent; ce n'est qu'en 1835 que ce grand procès fut terminé; les héritiers, pour en finir, durent se contenter d'une partie seulement de ce qui était dû à l'homme qui avait tant contribué à l'affranchissement des Etats-Unis.

De toutes les grandes affaires entreprises à cette époque par Beaumarchais, l'une des plus aventureuses est sans contredit l'édition des *Ouvres complètes de Voltaire*, dont il commença à s'occuper en 1779. Imprimer Voltaire en deux éditions, l'une en 70 volumes in-8°, l'autre en 92 volumes in-12, pouvait déjà passer alors pour une opération gigantesque. En outre, la moitié des ouvrages de Voltaire étant officiellement prohibée en France, on ne pouvait songer à les imprimer dans ce pays; cependant, le succès de l'entreprise exigeait qu'on pût les y introduire et les y faire circuler avec quelque sécurité; et il fallait pour cela la tolérance secrète du gouvernement. Ce que nul libraire n'eût osé tenter, Beaumarchais l'entreprit résolument. Il endoctrina le ministre Maupeou, pour obtenir qu'on fermât les yeux sur le transport clandestin des livres; il fonda une *Société philosophique, littéraire et typographique*, qui se composait de lui tout seul, et dont il s'intitula modestement le *correspondant*; il acheta, pour 160,000 livres, au libraire Panckoucke, des manuscrits inédits du grand écrivain; il fit acheter en Angleterre, moyennant 150,000 livres, les caractères de Baskerville; il acheta trois papeteries dans les Vosges; enfin, il s'occupa de chercher, hors de France et sur la frontière, quelque terrain neutre où il pût fonder avec sécurité un vaste établissement typographique. Après bien des pourparlers, le margrave de Bade lui loua un vieux fort qu'il possédait à Kehl, et ce fut là qu'il installa ses ouvriers. Et le voilà papetier, imprimeur et libraire, en même

temps qu'il était armateur, agent politique, fondateur d'une caisse d'escompte, associé des frères Périé pour l'établissement de la pompe à feu de Chaillot, auteur dramatique, spéculateur en toutes sortes d'affaires, et, par-dessus tout et toujours, homme d'esprit, d'une intarissable gaieté et d'une bienveillance à peu près universelle, quoiqu'il eût un nombre assez raisonnable d'ennemis. On est émerveillé de voir un homme conduire à la fois tant d'opérations, et sans en être écrasé. « Ce qui le caractérisait particulièrement, dit son ami Guodin, c'est la faculté de changer d'occupation inopinément, et de porter une attention aussi forte, aussi entière sur le nouvel objet qui survenait que celle qu'il avait eue pour l'objet qu'il quittait. » Beaumarchais appelait cela *fermer le tiroir d'une affaire*.

Avant de fermer le tiroir de l'édition de Voltaire, rappelons ici que cette opération lui coûta à peu près un million de perte. Mais il eut, outre la conscience d'avoir rempli tous ses engagements avec une fidélité scrupuleuse, la satisfaction d'avoir, le premier, donné un Voltaire exact et complet, plus 10 volumes de cette correspondance précieuse qui n'a cessé de s'enrichir depuis. Trouverait-on aujourd'hui beaucoup de grands seigneurs et même de princes qui voulaient payer aussi cher un plaisir purement littéraire et philosophique? Il est vrai que Beaumarchais comptait bien, sans doute, rentrer dans ses frais; mais il n'en a pas moins marché jusqu'au bout sans découragement. Il imprimait encore les derniers volumes en 1790.

Au moment où il entamait cette vaste entreprise, il était déjà, comme nous l'avons indiqué, absorbé par mille affaires, dont il se délassait par la composition du *Mariage de Figaro*. Cette pièce fameuse fit événement, comme on le sait, et elle eut cette bonne fortune, assez rare pour une œuvre dramatique, de s'imposer à l'histoire de l'époque où elle apparut, et de conserver l'importance d'un événement public. Terminée par l'auteur et reçue au Théâtre-Français vers la fin de 1781, elle ne fut jouée cependant, pour la première fois, qu'en avril 1784, et, suivant le mot consacré, Beaumarchais dépensa plus d'esprit pour la faire représenter que pour l'écrire. Cet audacieux manifeste de l'esprit nouveau contre les institutions anciennes, et qui répondait si bien aux besoins des esprits à la veille de la Révolution, subit, en effet, de nombreuses vicissitudes avant de pouvoir se produire en public. Circonvenu déjà par le garde des sceaux Miromesnil, Louis XVI s'était fait lire la pièce, seul avec la reine et Mme Campan. Après le fameux monologue, il s'était écrié : « C'est détestable; cela ne sera jamais joué ! » Il faudrait donc détruire la Bastille ? Une telle objection lui paraissait sans réponse. La Bastille était le saint des saints de la vieille monarchie; et, du moment qu'une légère comédie pouvait entraîner des conséquences aussi monstrueuses, il n'y avait rien à répliquer. Donc, le *Mariage de Figaro* ne sera jamais représenté; le roi l'a prononcé irrévocablement. Eh bien ! Beaumarchais a précisément décidé, non moins irrévocablement, qu'il le serait, fût-ce dans le chœur de l'église Notre-Dame. C'est encore une bataille dont il sortira vainqueur. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que, s'il déploya dans cette lutte disproportionnée une habileté consommée, sa position particulière lui permettait de faire jouer en même temps une foule de ressorts très-divers. Outre qu'il était l'homme le plus répandu de ce temps, il avait pour patrons, ou plutôt pour clients, bon nombre de grands seigneurs qui ne dédaignaient point de lui faire de larges et fréquents emprunts. De plus, c'était une sorte d'homme d'Etat au petit pied, consulté très-souvent en secret par les ministres sur des questions de finances et d'administration. Tout cela aidait, sans aucun doute, à son succès; mais il fallait sa prodigieuse fécondité de ressources pour mettre ces éléments en œuvre. Pendant plusieurs années, il excita la curiosité par des lectures particulières de sa pièce; il gagna successivement à son parti la plupart des personnes de la cour, et jusqu'à des ministres; il demanda, il obtint des censeurs, et en transforma successivement quatre ou cinq en avocats de sa cause; enfin, il manœuvra de telle sorte, qu'un moment arriva où tout Paris et tout Versailles, moins le roi et quelques esprits chagrins, voulaient voir jouer la fameuse comédie, et le voulaient avec une ardeur de curiosité contre laquelle les gouvernements les plus absolus sont impuissants. Obsédé de toutes parts, le roi finit par accorder, en septembre 1783, la permission de jouer le *Mariage de Figaro* à Genévilliers, maison de campagne du comte de Vaudreuil. Toute la cour assistait à la représentation. Sept mois plus tard, après de nouveaux chefs-d'œuvre de stratégie, l'autorisation pour la représentation publique fut, enfin, enlevée de haute lutte. Cette première représentation est demeurée fameuse dans les annales du Théâtre-Français; c'est un des épisodes les plus caractéristiques des derniers jours de l'ancien régime. On en trouvera les détails, ainsi que l'analyse de la pièce et des autres œuvres de Beaumarchais, aux articles spéciaux qui leur sont consacrés dans ce Dictionnaire. Le succès fut immense, on le sait, et cent représentations ne purent l'épuiser. Napoléon disait de *Figaro* que « c'était la Révolution déjà en action. » Tous les contemporains y voyaient du moins une espèce de Fronde philosophique,